

Pour beaucoup de familles syriennes et libanaises, ce ne sont pas seulement les fins de mois qui sont difficiles!

La crise syrienne se prolonge, et les réalités auxquelles sont confrontées de nombreuses familles ne sont pas encourageantes. Les habitants du quartier se débattent, certains plus que jamais, pour leur survie. Les soutiens de famille : père, mère et parfois enfants, recherchent sans cesse tout type de gagne-pain, alors que les coûts des loyers et de la nourriture augmentent de façon

incessante. Une famille typique de 7 personnes (deux parents, cinq enfants) paie souvent jusqu'à 300 \$ par mois de loyer pour un pauvre logement d'une seule pièce. Les escaliers, les murs et les toits construits à la va-vite protègent peu des éléments pendant les étés chauds et les hivers humides et froids de Beyrouth. Les réseaux électriques défectueux, l'eau saumâtre et la cuisson

des aliments sur des réchauds de fortune sont causes d'accidents et de maladies rencontrés quotidiennement dans notre centre de santé. Dans cette lettre de nouvelles, nous avons voulu illustrer cette situation à travers les histoires de deux familles : une famille de déplacés syriens et une famille de la minorité ethnique libanaise Dom (d'origine gitane)



La famille Khalid

Les 6 membres de cette famille étaient à l'origine des fermiers dans leur village de Syrie. La mère se souvient avec nostalgie :

« Nous n'étions pas riches, mais nous étions heureux ». C'est d'abord le père qui est venu seul au Liban, pour chercher du travail après que leurs champs ont été bombardés par l'aviation, les rendant inexploitable. Puis la maman et les enfants ont fui le danger et l'ont rejoint deux ans plus tard.

Mais les problèmes de cette famille ne se sont pas arrêtés à la frontière. Même si le père est prêt à accepter n'importe quel petit boulot, il y a tant d'hommes syriens en compétition pour les mêmes em-

ploi informels et peu rémunérés que l'argent qu'il peut gagner ne peut pas couvrir leurs besoins.

La famille se débrouille chaque mois grâce au soutien de Tahaddi, qui comprend des bons alimentaires mensuels, l'éducation gratuite pour trois enfants, les soins de médecine générale gratuits pour toute la famille et le transport jusqu'au centre de kinésithérapie pour leur plus jeune fils handicapé moteur.

Malgré cette aide, la famille continue d'accumuler des dettes chaque mois, comme de nombreuses familles de la communauté.

Budget mensuel de la famille Khalid

Catégorie	Dépenses
Loyer	\$200
Nourriture	\$180
Eau, charge téléphone, etc.	\$63
Médicaments	\$110
Dépenses totales	\$553
Salaire mensuel	\$350
Contribution de Tahaddi	\$140
Dettes mensuelles = \$63	



Budget mensuel de la famille Hassan

Catégorie	Dépenses
Loyer	\$0
Dette à payer à l'épicerie	\$100
Nourriture	\$100
Eau, charge de téléphone	\$50
Bus pour un enfant	\$23
Dépenses totales	\$273
Revenus mensuels	\$400
Différence : \$127	

Les Hassan, citoyens libanais, connaissent également de nombreuses difficultés économiques et sociales. D'origine Dom, une minorité ethnique souvent marginalisée, la famille Hassan a une source de revenu faible et instable: Le père est palefrenier, le fils aîné a terminé le programme d'éducation en 5 ans de notre centre éducatif et a pu suivre ensuite un programme de formation professionnelle d'une année en coiffure. Cet adolescent est le premier de sa famille à avoir atteint ce niveau d'éducation. Il gagne \$100 par mois en travaillant dans un salon de coiffure et soutient ainsi sa famille. Sa sœur cadette est élève de notre centre et son jeune frère, après un an d'éducation préscolaire à Tahaddi, a pu intégrer une école publique libanaise – une première pour cette famille ! Leur

logement est fait de deux pièces mal construites et sans mobilier à part un vieux poste de télévision et des matelas de mousse à même le sol. Ils achètent la nourriture à crédit et le père rembourse l'épicerie lorsqu'il reçoit son salaire mensuel de \$300. Lorsqu'il a payé ses dettes, chargé son téléphone, payé le transport à l'école publique pour son plus jeune fils et l'eau (saumâtre), il reste à la famille environ 25\$ par personne pour finir le mois. Epuisés par leur précarité, la famille Hassan continue de faire face aux défis quotidiens pour joindre les deux bouts. Cependant, le père garde encore espoir : « Un jour, mon fils va ouvrir son propre salon de coiffure et nous sortir d'affaire. »

Le centre éducatif Tahaddi (TEC) est en pleine activité ! Nous avons 198 enfants inscrits à la rentrée, dans notre programme scolaire du matin, dont 6 sont en situation de handicap. 103 enfants sont inscrits aux deux programmes quotidiens d'aide aux devoirs.

Nous vous en dirons plus dans une prochaine lettre, mais vous pouvez voir des photos de la rentrée [sur notre page Facebook](#).

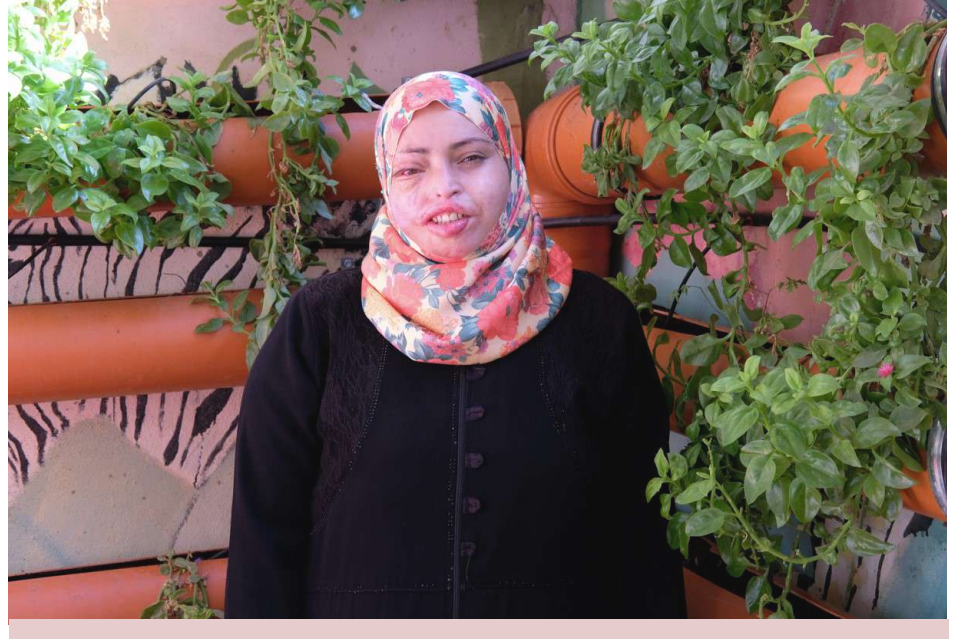


L'histoire de Zahra

Un jour que Zahra était en visite dans la maison de ses parents dans un village près d'Alep, elle a soudainement senti un objet brûlant et tranchant lacérer son visage. La douleur a été telle qu'elle en frémit encore, quatre ans plus tard.

L'explosion d'une bombe a brûlé tout son côté droit, causant de graves brûlures et la laissant avec la moitié du visage défiguré. Sa robe en nylon, a fondu sur sa peau et elle a des souvenirs horribles de secouristes essayant de séparer le tissu de sa peau avec des outils tranchants. Sa paupière droite était entièrement brûlée, mais miraculeusement sa vue n'a pas été affectée. De même, elle a perdu son oreille mais pas son audition. Par contre, sa bouche a été atteinte au point que même des mois plus tard, elle était incapable de parler clairement et devait s'alimenter par une paille. Zahra était enceinte à l'époque mais, miraculeusement, le bébé a survécu. Par contre, son mari l'a quittée suite à ses blessures, emmenant avec lui leurs trois enfants.

Zahra a subi près de 20 opérations et d'innombrables traitements douloureux dans un hôpital du nord de la Syrie. Mais à mesure que les combats s'intensifiaient, de nombreux médecins ont quitté le territoire. Finalement, la situation n'était plus tenable et sa famille a décidé de tenter de rejoindre le Liban, ce qui a épuisé leurs dernières économies. A Beyrouth, le père de Zahra a entendu parler du centre de santé Tahaddi et y a emmené sa fille.



A l'époque, elle voulait trouver un moyen de traiter ses grosses cicatrices (brides) du visage : son menton, fusionné à sa poitrine, l'empêchait de relever la tête. Elle avait également une mobilité limitée de son bras, « soudé » à la poitrine. Lors de sa première visite à notre centre, Zahra a enlevé, devant l'assistante sociale, l'écharpe qui lui cachait la moitié de son visage. Elle raconte maintenant : « C'est la première fois que je l'enlevais devant quelqu'un depuis l'explosion. Je me sentais en confiance, je n'avais pas honte ici et c'était tellement agréable de sentir à nouveau le vent sur mon visage. »

Peu de temps après cette première visite, l'assistante sociale a trouvé le moyen d'organiser une intervention pour Zahra avec un chirurgien plasticien renommé qui a renoncé à ses honoraires.

« Le visage et la poitrine, c'est ce qui compte le plus pour une femme », nous a dit Zahra. Après une opération de cinq heures, cet été, elle a une bien meilleure mobilité, une apparence plus acceptable et elle a acquis une nouvelle confiance en elle. Quand elle revient au centre de santé de Tahaddi,

elle affiche un grand sourire et aime rire et parler avec le personnel. Elle a recommencé, pour la première fois depuis l'accident, à porter des vêtements de couleur. Elle nous a dit : « Après tout ce que j'ai enduré, j'ai l'impression d'être plus âgée que ma propre mère, pourtant je n'ai que 23 ans ! Mais maintenant, j'ai de l'espoir, j'ai des projets : Je vais étudier et devenir coiffeuse ».

Cet automne, Zahra commencera les cours d'alphabétisation pour adultes au centre éducatif Tahaddi. Un nouveau chapitre de sa vie s'ouvre pour elle, malgré la douleur toujours vive d'avoir été séparée de ses enfants. Elle n'a pourtant pas perdu espoir de les revoir un jour!



Rana Ghosn, assistante sociale, qui a travaillé sur le cas de Zahra